

CHAPITRE XXXIV

SAINT JEAN DE MATHA ET SAINT FÉLIX DE VALOIS.

C'était dans ce siècle troublé et cependant plein de foi où François d'Assise avait entendu une voix lui dire : « François, relève ma maison qui tombe en ruines. » Les hérésies étaient actives ; les vices et les crimes étaient nombreux. Cependant, au fond de l'âme humaine, une foi vivace et interminable vivait et régnait. On se livrait aux passions, mais on ne les adorait pas ; on tombait et on se relevait. On faisait le mal, mais on ne le prenait pas pour le bien. Les choses avaient gardé leur nom.

Trois grands reconstructeurs s'élevèrent au milieu des ruines : saint Dominique, saint François, saint Jean de Matha. Le premier se consacra aux captifs de l'erreur, le second aux captifs de la pauvreté, le troisième aux captifs des prisons.

Jean de Matha naquit vers l'an 1156. Son père Euphrème et sa mère Marthe étaient chrétiens. Le père destinait son fils à la science ; il étudia en effet et vit à Marseille le monde des riches. Mais, en même temps, sa mère elle-même le conduisait dans le monde des pauvres ; ce contraste

frappa le jeune homme qui méditait et cherchait sa voie.

Il arriva à Paris vers l'an 1180. Attendu et accueilli par plusieurs éminents personnages amis de sa famille, il sentit néanmoins le vide. Un ennui secret s'empara de son âme. Il regretta son enfance. Comme il priait dans l'abbaye de Sainte-Geneviève, il entendit distinctement une voix qui prononça trois fois ces paroles de l'Écriture : *Stude sapientiæ, fili mi, et lætifica cor meum.*

« Étudiez la sagesse, mon fils, et réjouissez mon cœur. »

Quand Jean sortit de l'église, il avait fait son choix et consacré sa vie.

L'étude de la théologie le posséda dès lors tout entier. La prière et le travail remplirent son existence.

Il fit connaissance avec un gentilhomme italien nommé Jean Lothaire; et, un jour, dans une confidence intime, le Jean français dit au Jean italien : « Tu seras bientôt assis sur le trône de saint Pierre. »

La prophétie se réalisa contre toute apparence.

Jean Lothaire gouverna le monde catholique sous le nom d'Innocent III.

Le moment solennel arrivait où Jean de Matha allait dire sa première messe. A cette époque, sa réputation de sainteté s'étendait dans le public. Maintenant, quand elle existe, elle se circonscrit et ne va pas dans la foule; autrefois elle y allait.

C'est pourquoi une multitude immense remplit l'église à la première messe de Jean de Matha.

Or, au moment où le jeune célébrant élevait pour la première fois entre ses mains l'hostie sainte, on vit son visage s'embraser, son regard devint fixe et sa tête lumineuse. L'évêque de Paris, frappé de ce spectacle, disait en lui-même : « Jean voit quelque chose que les autres ne voient pas. »

— Venez, lui dit-il après la messe, racontez à votre évêque ce qui s'est passé.

— J'ai vu, dit Jean de Matha, j'ai vu l'ange du Seigneur. Son visage était resplendissant, ses vêtements blancs comme la neige ; il portait sur sa poitrine une croix rouge et azur ; à ses pieds deux esclaves chargés de chaînes étaient dans une attitude suppliante ; l'un était Maure, l'autre chrétien. Sa main droite reposait sur le chrétien, sa main gauche sur le Maure. Voilà ce que j'ai vu. »

Cependant Jean de Matha avait vaguement attendu Félix de Valois. Félix de Valois habitait dans les montagnes au diocèse de Meaux, se préparant dans le silence et la solitude à la destinée vers laquelle il se sentait appelé. Il pensait nuit et jour à la rédemption des captifs.

Un jour, Jean de Matha dirigea ses pas vers le diocèse de Meaux, et dans le diocèse de Meaux vers les montagnes. Enfin il se trouva face à face avec Félix de Valois.

Félix de Valois avait été dirigé là par les voies les plus mystérieuses. Son père Raoul et sa mère

Eléonore avaient divorcé. L'excommunication de Rome tomba sur la tête du comte Raoul. Le chagrin du jeune Félix fut tel qu'il voulut quitter du même coup sa famille et le monde. Il passa quelque temps à Clairvaux ; et, fuyant l'admiration dont il était l'objet, il chercha une solitude.

Pour cacher son dessein, il passa quelque temps à la cour de son oncle Thibaut, comte de Champagne. Un jour il disparut. Il profita pour cette disparition d'une excursion dans une forêt. On le chercha partout. Ses serviteurs demeurèrent convaincus qu'il avait péri dans un ravin et racontèrent partout sa mort.

En effet, il était mort à son ancienne vie. Mais il naissait à une vie nouvelle. Ayant entendu parler d'un anachorète qui vivait dans une forêt, entouré de lumière et de grâce, le jeune homme s'était rendu près du vieillard pour partager sa vie. Il la partagea en effet et avec elle les grâces dont elle était remplie. Il devint le confident de celui qui ignorait les choses extérieures et savait les choses intérieures. Quand le vieillard mourut, le jeune homme était formé. Il avait reçu avec le dernier soupir de l'anachorète son dernier secret et son dernier présent.

Alors Félix, préparé, enrichi, se disposa à prendre lui-même l'initiative d'une vie érémitique. Le disciple allait devenir maître. Il revint en France ; le changement d'habits le rendit méconnaissable. Il s'installa au diocèse de Meaux, dans une forêt, sur une montagne. Il passa sa vie dans la prière

et la contemplation. Ce fut dans cette solitude que la voix qui parle aux solitaires se fit entendre à lui; et elle lui parla de la rédemption des captifs. Il ne se hâta pas de se mettre à l'œuvre. L'action a sa racine dans la contemplation et il laissa mûrir dans la solitude le fruit de vie qu'il portait. A cette époque, Jean de Matha vint le visiter.

Il n'y a rien de plus singulier dans l'histoire que les rencontres. Rien n'est plus important et rien n'est plus accidentel, plus involontaire, plus imprévu. Deux hommes peuvent être perdus ou sauvés pour s'être rencontrés à temps ou à contretemps. Il y a des hommes qui sont l'un pour l'autre une planche de salut ou une pierre d'achoppement. Il y a des hommes dont les noms sont unis quelque part et dont l'union visible sur la terre constitue le commencement, ou le centre, ou la fin de leur destinée. Or, le doigt de Dieu est d'autant plus visible dans la rencontre des inconnus que l'homme n'y peut mettre aucune préméditation. Il y a peut-être tel individu qui me sera d'un grand secours dans l'ordre de la pensée ou dans l'ordre de l'action. Il m'aidera, il me complétera, il me soutiendra, il me conseillera, il m'instruira. Mais, où est-il? Il est absolument impossible d'établir là-dessus même la moindre conjecture. Je n'ai aucune raison pour aller à droite ou pour aller à gauche. Non-seulement je ne peux pas le trouver, mais je ne peux pas le chercher. Car aucune direction ne m'offre plus de chances que la direction contraire.

Jean de Matha et Félix de Valois n'avaient aucun moyen naturel de savoir qu'ils étaient unis dans la pensée de Dieu pour une œuvre commune.

Ils ne savaient même pas longtemps d'avance quelle était cette œuvre ; ils auraient été bien embarrassés si quelqu'un leur avait dit : « Il vous faut chercher un auxiliaire, un homme dévoué à la même idée que vous. » Ils avaient toutes les chances naturelles pour ne pas se rencontrer. Leur vie très différente les avait jetés dans les directions les plus contraires ; leurs familles ne se connaissaient pas ; rien ne les appelait ni l'un ni l'autre dans une forêt près de Meaux, rien du moins de ce qui appelle les hommes quelque part ordinairement. Pourtant ils y vinrent tous les deux, et leur rencontre fut le point de départ de leur œuvre commune.

Jean de Matha ouvrit le premier son âme à celui qui l'avait précédé dans cette solitude. Félix admirait les voies par lesquelles son nouveau compagnon lui avait été mystérieusement préparé et amené. Il fut convenu entre eux qu'ils vivraient ensemble et attendraient dans l'oraison de nouvelles pensées et de nouvelles lumières.

Ils vécurent trois ans ensemble. Peut-être l'homme qui aurait assisté pendant ces trois années à leurs entretiens et à leurs prières serait plus savant que les savants. Qui sait combien de choses secrètes se déroulèrent aux yeux de ces deux hommes qui avaient écarté d'eux les innombra-

bles causes d'erreurs qui nous assiègent constamment ; aux yeux de ces deux hommes qu'n'avaient qu'un ami, et cet ami était un saint ? L'unique société de chacun d'eux était un saint ; et ce saint était précisément celui dont l'autre avait besoin, et chacun d'eux un ami directement donné par la main du Seigneur.

Un jour, après trois ans de vie commune, ils virent un cerf blanc qui venait se désaltérer à la source d'eau vive. Il portait entre son bois une croix rouge et azur semblable à celle que Jean, le jour de sa première messe, avait vue sur la poitrine de l'ange.

Décidés alors, ils quittèrent leur solitude et vinrent à Paris, afin de communiquer leurs projets à l'évêque, ainsi qu'aux abbés de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor. L'évêque, Eudes de Sully, successeur de Maurice, approuva leur résolution et leur donna des lettres de recommandation pour le pape Célestin III.

Ces deux saints partirent pour Rome ; mais pendant leur voyage, Célestin mourut ; et à leur arrivée ils trouvèrent sur le trône de saint Pierre Innocent III.

C'était l'ancien ami de Jean de Matha, Lothaire, son compagnon d'études à Paris, auquel Jean avait autrefois dit : « Tu seras pape. »

Il était difficile de se présenter avec une meilleure recommandation que cette prophétie. Elle dut édifier le pape complètement.

Innocent III soumit à l'examen du sacré collège

une œuvre dont il comprenait l'importance, et décida que le 25 janvier une messe serait célébrée dans la basilique de Latran à l'intention des deux fondateurs.

Mais le doigt de Dieu, qui voulait tout faire dans cette histoire merveilleuse, souleva devant les yeux d'Innocent III le voile qu'il avait soulevé devant les yeux de Jean de Matha, au jour de sa première messe ; et le pape vit ce qu'avait vu le jeune prêtre. Il vit l'ange du Seigneur revêtu du même habit et des mêmes couleurs, dans la même attitude, et l'esclave chrétien et l'esclave maure étaient à ses pieds tous les deux.

Innocent III, convaincu, fonda immédiatement l'ordre de la Très Sainte Trinité pour la rédemption des captifs, *ordo sanctissimæ Trinitatis de redemptione captivorum*.

Les occasions ne manquaient pas au zèle des deux fondateurs. C'était le temps des croisades. Un grand nombre de chrétiens tombait entre les mains des infidèles. En même temps, des corsaires maures infestaient les mers, s'emparant des passagers et des équipages. Ces malheureux étaient conduits dans les prisons de Tunis et du Maroc, où on les entassait. Après leur avoir enlevé la liberté, les musulmans cherchaient à leur enlever le christianisme. Toutes les violences physiques et morales étaient accumulées sur eux.

L'ordre de Jean de Matha s'organisa avec une force et une sagesse qui faisaient face à toutes les éventualités de cette terrible situation. Ses

biens furent répartis en plusieurs parts consacrées soit à l'entretien des religieux, soit à la rédemption des captifs, soit au soulagement des pauvres.

Jean l'Anglais et Guillaume d'Ecosse, qui furent parmi les premiers disciples de Jean, furent les premiers vainqueurs qui rapportèrent en Europe le butin désiré. Ils revinrent du Maroc avec cent quatre-vingt-six esclaves libérés. La procession de ces captifs traversa Marseille. Ils traversaient deux à deux en casaque rouge ou brune, les mains encore meurtries de leurs chaînes, montrant aux populations les traces affreuses des mauvais traitements qu'ils avaient subis, puis rendant grâces à Dieu et à leurs libérateurs.

Mais saint Jean ne se contenta pas de leur délivrance. Il prit de nouvelles mesures et fit de nouvelles institutions pour les soigner, pour les nourrir, pour les conduire d'étapes en étapes jusqu'au lieu choisi par eux. Sa charité n'abandonnait pas les captifs délivrés à la misère, à la maladie, à l'isolement. Elle voulait la délivrance complète et elle conduisait à son foyer, à sa famille ou à son travail le captif libéré, soigné et guéri.

Jean de Matha partit lui-même pour Tunis. Malgré la difficulté et le danger de l'entreprise, malgré le prix énorme fixé par le souverain, dans une audience que le saint lui demanda, Jean put obtenir cent dix esclaves.

Les musulmans, malgré l'ordre du souverain,

ne respectèrent pas la convention passée entre Jean de Matha et lui. Ils s'emparèrent du saint, le frappèrent et le laissèrent sanglant sur la place.

Cependant Jean, que rien n'arrêtait, descendit lui-même dans les cachots, où les scènes les plus horribles s'offrirent à lui. Le récit des malheurs lointains est faible auprès de la vue des malheurs présents; et l'idée que Jean s'était faite des prisons africaines était dépassée par la réalité qui frappait ses yeux. Pour comble de douleur, il fallait choisir. Il n'en pouvait délivrer que cent dix, et les portes du cachot allaient se refermer sur leurs frères. Jean emmena les plus misérables, les conduisit à Rome, et, à peine sauvé des effrayants périls d'une telle entreprise, il songea à la recommencer pour aller délivrer les autres malheureux.

Un second voyage fut bientôt résolu. L'infatigable libérateur repartit pour Tunis. Le gouverneur consentit encore à échanger quelques hommes contre beaucoup d'or. Mais les Tunisiens se montrèrent plus féroces que leur maître. Ils s'armèrent contre le saint, l'accablèrent de coups et lui enlevèrent ses captifs. Jean les revendique avec la violence du dévouement qui ne veut pas avoir tout donné pour rien. Les Tunisiens demandent une nouvelle rançon. La prière de Jean lui procure la somme nécessaire. Les captifs sont remis en liberté. Mais la populace, que rien ne pouvait calmer, puisque son agitation venait de sa fureur interne, et non d'une circonstance exté-

rieure, la populace se précipite sur le vaisseau de Jean, enlève le gouvernail, coupe les mâts, déchire les voiles, et brise les rames. Le départ est devenu impossible; que fait Jean de Matha? Il donne le signal du départ. Les passagers, qui ont à choisir entre deux genres de mort, obéissent et aident le mouvement. Les voyant faire la manœuvre avec des tronçons de rames et de planches, les Tunisiens poussent des huées. Jean se dépouille de son manteau, l'étend en forme de voile; et, à genoux, le crucifix à la main, il invoque l'Étoile de la mer. Les vents se taisent, et, en moins de deux jours, le vaisseau désarmé, sans gouvernail, sans voiles et sans rames, fait dans le port d'Ostie son entrée triomphante.

Le souverain pontife pleura d'admiration.

Cependant, Félix de Valois était toujours à Cerfroy. Pendant que son ami faisait les choses du dehors, il organisait celles du dedans. Il priait, et dans ses prières demandait au Seigneur de revoir Jean avant de mourir. Sa prière fut exaucée. Jean vint à Cerfroy. Quels durent être les sentiments et les entretiens de deux pareils amis, dans une pareille situation, pleins de tels souvenirs et de tels récits! Après avoir mêlé une dernière fois leurs larmes, ils se séparèrent pour ne plus se retrouver qu'au ciel.

Immédiatement après le départ de Jean, Félix tomba malade. Quand il mourut, son ami fut averti de sa gloire par une vision.

Il ne tarda pas à aller le rejoindre. Le corps de

Jean fut illustré par les miracles qui éclatèrent sur son tombeau.

L'ordre des Trinitaires a été rétabli en France le 15 septembre 1859, dans l'ancien couvent de Faucon. Il possède maintenant deux maisons, l'une à Notre-Dame de Sise et l'autre à Cerfroy.

Le R. P. Calixte, trinitaire lui-même, a publié la *Vie de saint Jean de Matha*, à Paris, chez Watelin.